

FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE

# LES ADIEUX

ROMAN

*nrf*

GALLIMARD







# LES ADIEUX

## ŒUVRES DE FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE

*nrf*

- LETTRE DE BAVIÈRE, récit (préface d'Alexandre Arnoux),  
1947.  
LA TROISIÈME PERSONNE, roman, 1948.  
LA JEUNE FILLE ET LA MORT, roman, 1950.  
LA LUMIÈRE ET LE FOUET, récit, 1951.  
LES ADIEUX, roman, 1956.

*Aux Éditions du Seuil.*

- SAINT-SIMON PAR LUI-MÊME (Grand Prix de la Critique),  
1953.  
SUÈDE (collection « Petite Planète »), 1954.

*En préparation.*

- LES BRACELETS, récit.  
GOBINEAU OU LA VIE RÉVÉE.

FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE

# LES ADIEUX

ROMAN

*nrf*

GALLIMARD  
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>

*166<sup>e</sup> édition*

Extrait de la publication

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage trente-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, savoir trente exemplaires numérotés de 1 à 30 et cinq, hors commerce, marqués de A à E.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*  
© 1956 Librairie Gallimard.

*pour MICHEL et FRANÇOISE*



Si vous faites dépendre votre paix de quelque personne, à cause de l'habitude de vivre avec elle et de la conformité de vos sentiments, vous serez dans l'inquiétude et le trouble.

Mais si vous cherchez votre appui dans la vérité immuable et toujours vivante, vous ne serez point accablé de tristesse quand un ami s'éloigne ou meurt.

*L'Imitation de Jésus-Christ (XLII).*

Tout cela, tous vos pays étrangers, toute votre fameuse Europe, ce n'est que fantaisie; et nous tous, à l'étranger, nous ne sommes que fantaisie...

DOSTOIEVSKY, *L'Idiot.*



PREMIÈRE PARTIE

LE RETOUR



## I

Je la connais sans doute depuis plus de cinq ans. On m'avait vanté ses qualités de traductrice, et j'achoppais sur un article fort embarrassant d'une revue néerlandaise. J'allai chez elle. Elle exécuta parfaitement ce travail. Rien, toutefois, qui me permît d'affirmer qu'elle fût Hollandaise. Aussi bien Allemande, ou Danoise, ou Finlandaise, je ne savais. Ceux qui ont eu quelque rapport avec elle furent, au début, dans la même incertitude. Il faut dire que les Français aiment bien confondre les peuples du Nord...

Dans l'article que je lui donnai à traduire, il n'était question que de théologie. Je crus bon de la prévenir :

— Si vous avez une hésitation sur un mot, sur une expression, dites-le-moi, mademoiselle. Je suppose que vous n'êtes pas catholique... Ce vocabulaire est assez spécial sans doute... Votre accent...

— Croyez-vous qu'il y ait un accent catholique comme il y a un accent français? Je suis catholique depuis 1928, monsieur. Il me semble que je comprends ce texte.

J'aurais voulu en savoir davantage, mais elle se remit à taper sur sa machine. Parfois, elle s'arrêtait pour consulter un dictionnaire.

— Si ce n'est pas... je veux dire, si c'est pour

une orthographe française, demandez-moi, je vous en prie.

— Non, non.

Elle ne voulait pas. Peut-être la gênais-je, en attendant chez elle. Je lui avais dit que ce travail était urgent, mais j'aurais pu aussi bien revenir le lendemain. Le dictionnaire qu'elle consultait était bien un dictionnaire français. Elle avait un doute, qu'elle ne voulait pas me dire. Elle reprenait. Elle affectait une grande colère. Son visage tremblait à chaque frappe, sa bouche se striait de tics et, quand elle déclenchait une majuscule, elle s'élevait soudain sur le chariot de sa machine dans un bruit plus aigu. Elle était pâle, son front seul était coloré, piqué d'étranges brunissures, tel un cuir hâlé par la mer, et il transparaisait comme une lueur fauve aux tempes, sous la naissance des cheveux blonds, tendus jusqu'à un chignon roux serré sur la nuque. Je n'aurais su dire si elle avait trente-cinq ou cinquante ans. Un ancien tailleur de tweed beige dont les revers et les poignets avaient été refaits et bordés de satinette marron, serrait une poitrine forte, des hanches carrées. Parfois, en se penchant sur le texte que je lui avais remis, elle s'appuyait au rebord de la table et, tout le temps que devait durer son hésitation, elle frottait son sein gauche contre le bois, de bas en haut, ce qui faisait onduler son dos. Elle s'arrêtait un peu. Elle y revenait encore, cinq ou six fois. Il me sembla qu'aucune hésitation ne l'obligeait à ce jeu et qu'elle s'y livrait plutôt par plaisir. Enfin, elle tirait brusquement sur un pan de sa veste pour défaire un imaginaire froissement, et la machine reprenait vite.

Il restait encore deux pages de ce texte à traduire, et je regardais les jambes de M<sup>lle</sup> Brichs sous la table, serrées l'une contre l'autre, et qui

ne bougeaient jamais; la cheville un peu forte, les talons plats, les pieds cambrés, les genoux, imparfaitement couverts par la jupe, ronds mais saillants, tout montrait que cette femme marchait souvent. Elle était même comme posée dans sa petite chambre pour une courte halte, l'heure de notre rendez-vous. Elle sortirait peu après moi. Où irait-elle? Le divan étroit, recouvert de velours rouge, le plus fané habilement repris à la tête, était-il son lit? Dormait-elle ici? Cette porte grise ouvrait-elle sur la cuisine? N'était-ce pas un appartement prêté, abandonné? M<sup>lle</sup> Brichs était ailleurs...

Pourtant, voici qu'elle arrachait la dernière page et me donnait à lire un français admirable qui traduisait fidèlement, à n'en pas douter, l'article hollandais.

Comme je lui disais mon regret de n'avoir pas autre chose à lui demander :

— Du moins, pas en hollandais, ajoutai-je.

— Vous avez besoin de traductions, en général?

— Oui, dis-je, de traductions. Mais, vous savez, presque toutes les langues y passent...

— C'est-à-dire?

— Eh bien, en ce moment, j'ai un document russe. Je ne sais à qui m'adresser. Il s'agit d'un point obscur touchant aux origines de l'Église Orthodoxe. Ce n'est pas très divertissant...

— Si vous voulez, vous pouvez me le donner.

— Vous... comment, vous pourriez aussi?...

— Mais certainement.

J'avais ce document dans ma serviette. Je le pris et le lui donnai. C'était un numéro d'une revue de Saint-Pétersbourg de mars 1845.

— Je vous demande seulement d'en prendre grand soin. Je n'ai que cet exemplaire et il est difficile, aujourd'hui, de se le procurer.

— Comptez sur moi, monsieur.

Elle feuilleta l'article, qui pouvait avoir vingt pages.

— Quand le voulez-vous, monsieur?

— Mais, quand vous pourrez...

— Après-demain, cela va?

— Parfait.

Pour payer, je n'avais qu'un billet de dix mille francs.

— Je suis confus... Je n'ai que ceci.

— J'ai de la monnaie. Un instant.

Elle se leva et poussa la petite porte grise. J'entrevis un lavabo au-dessus d'un rideau de cretonne blanche. Je l'entendis fureter, remuer des boîtes de métal, ouvrir et fermer un placard. La pièce où j'attendais me parut plus familière. Il venait de la cour une lueur jaune que les lourdes tentures sombres, autour du divan de M<sup>lle</sup> Brichs, avaient beau jeu de confondre. Le jour avait baissé d'un coup. Il faudrait allumer pour compter l'argent. Je m'approchai de la fenêtre et jetai un regard distrait sur la cour. A gauche, c'était bien la fenêtre de la pièce où M<sup>lle</sup> Brichs cherchait de la monnaie. Mais alors, pourquoi n'avait-elle pas allumé? Cette pièce était certainement plus petite que la chambre. Comment compter des billets dans l'obscurité?... Enfin, elle reparut. Elle tourna aussitôt l'interrupteur et je la vis rougir.

— Je suis désolée. Je croyais avoir de la monnaie mais je n'ai, moi aussi, qu'un billet de dix mille francs.

— Eh bien, cela ne fait rien, dis-je gaiement. Puisque nous devenons collaborateurs, gardez ceci, nous nous arrangerons mercredi.

Elle mentait certainement, j'en étais sûr, elle n'avait pas ce billet. Elle n'avait rien.

Elle sourit pour la première fois, en s'excusant, d'un sourire forcé. Pouvais-je lui laisser cette revue

russe introuvable? Cela n'avait de valeur que pour moi. Je pouvais encore me raviser, dire, par exemple, que je voulais vérifier une référence. A cause de ce petit mensonge de M<sup>lle</sup> Brichs, un doute me venait... Mais je préfèrai parler d'avantage.

— Je travaille à un livre sur les religions comparées et il me faut dépouiller beaucoup de documents de première main, qui n'ont jamais été traduits en français, vous comprenez?

— Je comprends, dit-elle.

— Vous êtes chez vous à cette heure-ci, généralement?

— Non... Il vaudrait mieux me téléphoner... Le soir, à partir de huit heures...

Je notai le numéro. C'était un « Central », or, nous étions place du Panthéon. Je demandai :

— C'est un bureau?

— Oui, c'est cela. Un bureau, où je travaille le soir. Si je ne suis pas là, on me laissera le message.

J'avais pensé qu'elle en dirait plus long. Ce fut encore à moi :

— Nous sommes voisins, j'habite rue de l'Odéon...

— En effet, ce n'est pas très loin.

Elle souhaitait me voir partir.

— A mercredi, mademoiselle.

— C'est cela, monsieur.

Dans l'escalier, j'eus envie d'écouter. Il me semblait qu'elle allait se précipiter sur des portes, des fenêtres, des placards et que les personnages réels de sa vie, réduits au silence par ma visite, allaient reprendre leurs places. Le petit mensonge du billet de dix mille me tourmentait. Je ne connaissais pas encore Choralita Brichs, je ne pouvais savoir que c'était pour elle un jeu, non point un men-

songe, un petit jeu inoffensif qu'elle avait imaginé pour meubler sa journée vide. Elle avait besoin de mentir, de temps à autre, pour se prouver qu'elle n'était pas seule au monde, qu'elle vivait avec ses semblables et pouvait les surprendre. Le mensonge était son seul risque.

Je descendis l'escalier à pas lents, écoutant toujours ; mais je n'entendis rien. Telle fut notre première rencontre.

\*

Il est un quartier de Paris que je traverse souvent sans y prêter la moindre attention et que j'appelle Les Affaires parce que je n'en fais aucune. Ce quartier a plusieurs noms, hauts et gris : Richelieu, Sentier, Réaumur, Bourse... Je ne sais jamais choisir entre eux. Je vois bien tout ce qui se passe en ces endroits, et l'utilité de l'agitation qui y règne, mais rien ne peut m'empêcher de songer que cette agitation est condamnée à la pioche des démolisseurs. Comment cela peut-il exister encore ? N'étaient le souvenir du donjon d'Étienne Delécluze où fréquentait Stendhal, d'une officine qui appointait Balzac, je crois que je ne pourrais admettre l'existence de ce quartier dont les immeubles lézardés, les toits informes, les pavés descellés, les enseignes vieillottes et jusqu'à l'odeur froide que vous soufflent, en été, ses rues enfermées, dont tout ce qui a l'air d'y vivre soupire modestement le regret de n'être plus. Le commerce a beau s'être transformé, les commerçants ont ici la mine cireuse des grands faillis du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils ont beau s'éclairer au « néon » ou faire tinter des comptables électroniques : leurs plus modernes accessoires semblent avoir été inventés par Lamarck, Lacépède et Lavoisier. Si on entre dans



FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE

## LES ADIEUX

Trente ans de la vie française menée par deux étrangers, leur espoir toujours déçu d'être admis dans la communauté qu'ils ont choisie, leurs luttes à l'intérieur d'un comité politique, du catholicisme, de la bourgeoisie bordelaise, d'une petite ville de Seine-et-Marne - voici, certes, un reportage sur la condition étrangère en France qui a les accents de la vérité. L'Histoire même marque le prince Alexis Vassilievitch Stellovski en le faisant coïncider de fort près avec le héros de la célèbre affaire Koutieпов. Et des philologues suédoises comme Mlle Brichs, dignes, sans âge, discrètes, oubliées, nous en connaissons tous : elles font partie de l'atroce pittoresque parisien.

Mais il se trouve que ces deux héros solitaires traversent les scènes les plus publiques de notre vie, et que leur solitude ressemble à la nôtre. Lorsque Mlle Brichs rencontre, quai de l'Horloge, ce qu'elle nomme *le creux de Paris*, ce creux suprême ne serait-il pas celui de tout destin ?

En ce sens, cette Suédoise et ce Russe, réfugiés l'un contre l'autre, unis par leur étrangeté, et qui pouvaient s'aimer en paix, montrent bien, par leur déchirement, que la vraie vie est faite d'un mouvement volontaire d'abandons, de renoncements, d'adieux... *Les adieux, c'est ce qui fait le moins mal, lorsque personne ne vous regarde vous en aller* dira le prince au moment de mourir seul.

On serait tenté d'ajouter que personne non plus, si ce n'est le narrateur, n'a regardé vivre les héros des *Adieux*, et que c'est bien là, en définitive, le seul enseignement de ce roman pathétique : un habitant sur trente du département de la Seine est étranger, et vit et meurt seul.



*Les Adieux est le cinquième roman de François-Régis Bastide, qui termine un récit Les Bracelets, et prépare un ouvrage sur Gobineau. Son précédent roman, La Lumière et le Fouet, avait paru en 1951.*

